

Essais de Paris, n. 53, Mars 1949.

André Gide

Marcel
Wiziath

A presque toutes les époques surgit un homme de lettres pour s'apercevoir que la vérité s'accommode mal des convenances et pour dénoncer les silences de l'ordre établi. Gide, par réaction contre son éducation puritaine, est cet homme de lettres au début du XX^e siècle, comme Jean-Jacques Rousseau, en partant de la découverte et de l'amour de la nature, l'avait été au XVIII^e.

Comme lui, il voudrait affranchir l'homme de toute convention et le replacer sur terre avec un regard neuf, des réactions spontanées et une entière liberté de sentiments. Obsédé par les différences existant entre le christianisme primitif et l'enseignement de l'Église, il prêche un anticléricalisme de sous-préfecture et n'en finit pas de pourfendre la famille, contre laquelle il va chercher des arguments jusque dans la Vulgate. Souhaitant l'avènement de l'état nomade, il entend célébrer le culte de la vie et ne rien admettre qui puisse le limiter.

Il n'en faut pas plus pour expliquer son influence sur la jeunesse littéraire des environs de 1920 qui, comme toutes les jeunesse, rêvait l'émancipation et qui trouvait chez lui la profession de foi d'un homme libre.

447

Cette fièvre individualiste qui aboutit à légitimer tous les instincts permet à Gide de se décrire interminablement en allant au bout de toutes les franchises. Il ne recule devant aucun aveu, étale ses faiblesses, mesure la diminution de ses facultés intellectuelles, se fait professeur de pédérastie, et raconte tout, y compris ses longues nuits sans sommeil partagées entre la polissonnerie et l'Evangile ; mais derrière ces confessions se profile l'ombre de son mariage, drame à transpiration rentrée, qui commande trop souvent le cours de ses propos.

Rien ne lui échappe dans ses contacts avec ses semblables : petites, lâchetés, tricheries, vanités, mobiles secrets, mortifications d'amour-propre, il les relève chez les autres sans étonnement et les avoue chez lui avec le plaisir de l'humiliation.

C'est un grand psychologue qui connaît l'homme dans sa diversité et dont les vues sont pénétrantes. Son intelligence, son sens aigu de l'observation, sa faculté de sympathie, son scrupuleux respect de la sensibilité d'autrui, pourraient faire de lui un excellent critique littéraire.

Sa langue est nue, sobre, épurée, dépourvue d'images et exempte de romantisme. Elle manque de couleur, mais elle a un mouvement naturel bien adapté à la marche de la réflexion. Ce n'est pas le style d'un peintre, c'est le style d'un musicien, et Gide conserve le mérite d'avoir contribué à maintenir la langue française dans les meilleures traditions classiques. Son intolérance de toute règle s'arrête au bord de son écritoire. Pourquoi ne conçoit-il pas que la vie en société comporte, elle aussi, des contraintes et des rigueurs ?

Il est affligé des défauts de l'homme de lettres, et du souci de la posture comme un acteur de province au visage glabre qui regarde de biais l'effet produit. C'est une nature essentiellement féminine : il en a la faculté d'attendrissement, le désarroi nerveux, les vertiges, la chair inquiète, l'indécision perpétuelle, l'éparpillement de la pensée. Comme Rousseau, il pleure avec une facilité déconcertante et tend à se modifier suivant l'opinion qu'on a de lui.

Identifiant la vie avec le changement, il se refuse au choix, lequel suppose un sacrifice qu'il ne peut consentir, et finalement sa mélancolie dépasse celle de l'âne de Buridan. Elle tient à toutes les possibilités qu'il imagine, et qui, à peine entrevues, sont marquées du signe tragique de l'adieu. Ce qui lui rend l'existence intolérable, c'est qu'elle pourrait être différente de ce qu'elle est et qu'elle ne le soit pas. Ses plaisirs sont gâtés par la pensée de ceux qu'il serait susceptible d'avoir à la place de ceux qu'il a.

Comme quelqu'un qui serait atteint d'une maladie de la volonté, il ne parvient pas à se poser, et pour tout viatique ne nous propose que deux consignes : « l'acte gratuit » qui finit par lui faire croire que les individus sont surtout intéressants par leurs inconséquences et « la ferveur » qui tend à remplacer l'objet par l'intensité d'âme. (« L'important n'est pas tant ce que je lis que la manière dont je le lis... » « Que l'importance soit dans ton regard, et non dans la chose regardée », etc..)

Le grand secret est de vivre dans toute son amplitude la sensation présente sans s'y attarder et de rester disponible pour celle qui suit. A l'effût de tous les désirs, Gide est un lyrique dont les récits sont comme

Mars 1969

SILHOUETTES

des cantiques d'émotions sensuelles ; fuyant la griffe de l'ennui, c'est aussi un errant à la recherche du bonheur qu'il confond avec l'inattendu.

Son seul credo est sa foi un peu naïve dans le progrès du genre humain qui lui fait esquisser, de loin en loin, des grimaces politiques presque aussitôt recouvertes par la ronde amère de ses irrésolutions. Aussi serait-il vain de dénombrer ses sincérités successives qui lui assignent la vocation d'une girouette noblement ouvragée. C'est le carrefour de toutes les contradictions, et son œuvre, qui voudrait être une entreprise d'exaltation, est surtout un constant itinéraire de fuite, au bout duquel il n'y a de place que pour le renoncement.

La raison de ces vicissitudes est que Gide n'a jamais songé à mettre ses idées en ordre et qu'il perd son temps à courir après sa jeunesse. Il a dit lui-même : « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse, doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie », et : « Jamais un homme, je ne serai qu'un enfant vieilli. »

Telle est bien sa disgrâce : il ne peut supporter de vieillir, parce que l'entendement est choqué quand Jean de la Lune prend un ton biblique pour faire l'inventaire des occasions perdues, quand Narcisse compte ses rides en soupirant, ou quand le diable s'épouille au coin du bois en mâchonnant des souvenirs.
